



Du mythe au symbole

Face à l'offensive allemande de février 1916, les soldats français résisteront durant dix mois. Emblématique de l'héroïsme français, Verdun est désormais également un symbole de la réconciliation franco-allemande : en mai, les chefs d'État des deux pays commémoreront ensemble cet épisode douloureux de leur histoire.

DOSSIER RÉALISÉ SOUS LA DIRECTION DE DOMENICO MORANO



Entretien avec Jean-Marc Todeschini, secrétaire d'État chargé des Anciens Combattants et de la Mémoire, auprès du ministre de la Défense

« Commémorer Verdun ensemble, Français et Allemands, c'est rappeler l'importance du rassemblement et de l'union »

Le secrétaire d'État chargé des Anciens Combattants et de la Mémoire présente les événements organisés afin de commémorer les cent ans de la bataille de Verdun et expose les motivations de ces manifestations et leur portée symbolique au sein du projet européen.

Qu'est-ce que Verdun ?

Verdun est d'abord l'une des grandes batailles de la Première Guerre mondiale et, avec la Somme, l'un des principaux épisodes sur le front de l'ouest en 1916. L'offensive commence le 21 février 1916 et les combats vont durer 300 jours et 300 nuits, jusqu'en décembre de la même année. Cette bataille porte à son paroxysme la violence industrielle et la mort de masse : on dénombre plus de 700 000 victimes, Français et Allemands confondus, dont 300 000 environ ont trouvé la mort. Pour cette raison, Verdun occupe une place centrale dans notre mémoire de la Grande Guerre. C'est particulièrement vrai pour la France, car le roulement des régiments a conduit à ce que 75 % des militaires de 1916 soient impliqués dans l'enfer de Verdun.

Aujourd'hui, Verdun est un territoire qui porte les stigmates de la guerre : la nécropole et l'ossuaire de Douaumont, les forts de Vaux et de Douaumont, le mémorial de Verdun, la citadelle souterraine de la ville sont autant de lieux de mémoire qui constituent un résumé de l'horreur de la Première Guerre mondiale et de ses leçons pour notre époque.

Pourquoi commémorer le centenaire de cette bataille ?

Célébrer Verdun répond à une double exigence. Il faut d'abord rendre hommage à ces hommes qui ont sacrifié

leur jeunesse et parfois leur vie sur ce terrible champ de bataille. À travers eux, il s'agit aussi de rappeler le prix terrible qui a été payé au cours de la Première Guerre mondiale. Car commémorer Verdun commande aussi de rappeler les conséquences de l'exacerbation d'un nationalisme étriqué et hostile qui a conduit à la Grande Guerre et à l'embrasement de l'Europe, et dont les premières victimes ont d'abord été les peuples européens.

C'est pourquoi le centenaire de la bataille donnera lieu à une grande saison mémorielle et culturelle, qui sera véritablement populaire pour permettre à toutes et à tous de s'approprier notre histoire commune et les leçons que nous adresse ce passé difficile. Ce sera notamment le cas du 27 au 29 mai, lors de trois journées pendant lesquelles les Français seront invités à découvrir ou redécouvrir le champ de bataille et la ville de Verdun.

Mais tout au long du centenaire, de nombreuses manifestations culturelles, pédagogiques et scientifiques seront également organisées, à Verdun comme à Paris, et plusieurs cérémonies commémoratives sont programmées. Au-delà du grand rendez-vous franco-allemand du 29 mai, plusieurs hommages spécifiques seront rendus, notamment celui aux volontaires américains de l'escadrille La Fayette le 20 avril et celui aux troupes coloniales le 24 octobre.



S. BOZON@AFP

Jean-Marc Todeschini et Markus Grübel, son homologue allemand, lors de la commémoration de la bataille des Vosges à Wattwiller (Haut-Rhin), le 21 décembre 2015.

Quel est le rôle du ministère de la Défense dans les préparatifs et le déroulement de ces manifestations ?

Le ministère de la Défense est pleinement mobilisé pour assurer le succès de ces commémorations exceptionnelles. La Mission du centenaire de la Première Guerre mondiale, qui travaille sous mon autorité, assure un rôle essentiel de coordination et d'animation. Dès mon entrée en fonction, j'ai également installé un comité ministériel que je préside afin de veiller à la bonne organisation et à la cohérence du centenaire de Verdun. Dans ces deux instances et en dehors, le ministère travaille en étroite coopération et en bonne intelligence avec nos partenaires étrangers, l'ensemble des services de l'État, les collectivités territoriales, mais aussi les acteurs du tourisme et du monde associatif. L'enjeu est d'assurer des célébrations à la hauteur de ce que fut Verdun.

Quelles perspectives la réouverture du mémorial de Verdun et la cérémonie franco-allemande du 29 mai offrent-elles ?

La rénovation du mémorial de Verdun, qui présentera désormais la bataille d'un point de vue franco-allemand, et la grande cérémonie du 29 mai, à laquelle le président de la République a invité la chancelière allemande, participent d'un même élan et d'une même ambition. Un siècle après la bataille, il s'agit de s'inscrire dans la continuité de la poignée de main historique entre François Mitterrand et Helmut Kohl, le 22 septembre 1984, devant l'ossuaire de Douaumont.

C'est ainsi reconnaître l'histoire qui nous unit, ce passé tragique marqué par des tensions et des divisions fratricides. C'est également en faire un moteur pour l'amitié entre nos deux pays en œuvrant à une mémoire apaisée, à un regard lucide sur notre passé qui nous permet de mesurer le chemin parcouru. C'est enfin montrer notre volonté d'accueillir toujours mieux les visiteurs, qu'ils soient allemands ou français. Commémorer Verdun ensemble, Français et Allemands, c'est donc rappeler l'importance du rassemblement et de l'union.

Comment et pourquoi la mémoire de cette bataille participe-t-elle au projet européen ?

La Grande Guerre est d'abord le résultat de l'exacerbation des nationalismes à travers le continent européen. Un résultat tragique mais logique, tant la méfiance et la défiance étaient élevées dans les mois et les années qui précèdent le début des hostilités. Sur le front de l'ouest, la bataille de Verdun en constituera le paroxysme pour les armées française et allemande.

Commémorer Verdun permet donc de rappeler le prix payé à cause des divisions européennes, mais offre également de mettre en valeur la principale réussite de l'Europe d'aujourd'hui, fille des deux guerres mondiales : l'Europe de la paix. À l'heure où la construction européenne est remise en cause par les partis populistes et où une partie de l'opinion ressent du désenchantement vis-à-vis de l'Europe, le centenaire de Verdun doit donc réaffirmer notre attachement à la construction européenne. ■

Naissance d'un mythe

La bataille de Verdun illustre pour tous la sauvagerie de la guerre de tranchées et des bombardements massifs, mais représente aussi dans l'imaginaire collectif hexagonal l'esprit de défense du sol national. La célébration de cet épisode, dont presque chaque famille française garde une trace douloureuse, symbolise désormais la réconciliation franco-allemande.



© ECPAD

Plus jamais ça », se sont dit tous les poilus après quatre années d'un conflit absurde, inique et destructeur. Les combats de cette Première Guerre mondiale ont été terribles: près de 1,4 million de Français sont morts ou ont disparu, soit 1 homme mobilisable sur 5. Un chiffre qui ne prend pas en compte ceux décédés des suites de leurs blessures après la fin du conflit. Il faut ajouter à ces disparus environ 15 000 gueules cassées.

En ce qui concerne les pertes, la bataille de Verdun a été d'une violence inouïe. Avec ses 378 000 morts, disparus et blessés côté français, « elle est loin d'être une bataille comme les autres », souligne Myriam Achari, contrôleur des armées et directrice de la mémoire, du patrimoine et des archives (DMPA) au ministère de la Défense. Mais comment en est-on arrivé à cette bataille? Quelle est sa singularité essentielle? Et pourquoi continuer à la commémorer un siècle après?

« Le 21 février 1916, le feu de 1 200 canons allemands fait trembler le sol de Verdun, raconte la directrice de la DMPA. L'opération Gericht – "jugement" en allemand – vient de débiter. » En attaquant cette ville du nord-est située dans une enclave française à une trentaine de kilomètres de la frontière allemande, l'armée allemande a voulu immobiliser et amputer l'armée française. L'Allemagne, persuadée que

Dans le secteur d'Avocourt, un guetteur surveille les lignes ennemies depuis sa tranchée.



la France est à bout de souffle, pense que le moment est venu de lui infliger une défaite marquante qui ferait basculer le conflit. L'allié continental de la couronne britannique serait alors éliminé, ce qui changerait le cours de la guerre. Comme le rappelle Gerd Krumeich, professeur émérite à l'université Heinrich-Heine de Düsseldorf et auteur avec Antoine Prost de *Verdun 1916* (éd. Tallandier), « les Alle-

mands prennent six kilomètres d'un coup, puis n'avancent plus à cause des ravins et de l'artillerie française présente sur la rive opposée de la Meuse, qu'ils ont sous-estimée de manière incompréhensible. Une attitude qu'ils adoptent systématiquement à cette époque au sujet des Français ». L'issue d'une bataille est souvent tributaire des jeux du sort. « Si cette "canonnade du 21 février" avait eu lieu le 12, comme initialement prévu, elle aurait réussi, car, côté français, rien n'était prêt », ajoute Gerd Krumeich.

Pourtant, jusqu'en décembre 1916, l'armée allemande se heurte à une héroïque résistance tricolore. Le 19, après dix mois de combat, l'armée française a récupéré la majeure partie des terrains perdus depuis le 21 février.

Le temps passant, la bataille de Verdun en est venue à cristalliser la représentation française de la Grande Guerre. Mais, « dès le début de l'affrontement, le mythe Verdun est en marche, affirme Gerd Krumeich. Il a été conçu dès les premiers jours de mars 1916, quelques jours après le début de la bataille, par des dirigeants français qui cherchent alors à créer un front uni face à la menace allemande ».

Pour la directrice de la mémoire, du patrimoine et des archives, « Verdun est une métaphore de la Grande Guerre, le symbole de l'esprit de défense et de résistance de la France. Un symbole à la fois douloureux et un espoir de liberté. Le symbole de l'horreur de la guerre de tranchées et des bombardements massifs de l'artillerie ».

Si cette représentation est si prégnante dans l'opinion publique de l'entre-deux-guerres – voire dans celle d'aujourd'hui –, c'est parce que « la France y a combattu seule l'Allemagne, souligne Myriam Achari. En passant si près du désastre, la France a senti à Verdun l'odeur de la défaite. En rétablissant la situation, elle s'est donné le droit de croire en la victoire ». Verdun a donc aussi représenté une victoire morale.

Deux tiers des poilus engagés

Néanmoins, la très large propagation du mythe de Verdun a été rendue possible par une décision stratégique indépendante de ces considérations politiques. Dès les premiers jours des combats, le général Pétain, l'un des huit commandants français de la bataille, décide de mettre en place une rotation des troupes, qui amène deux tiers des unités combattantes à être engagées sur ce front. Cette bataille devient ainsi le dénominateur commun à l'ensemble des poilus de France, la référence qui fait sens. ■■■



Charles Humbert, sénateur de la Meuse, visite le dépôt de munitions d'Heippes.

■ ■ ■ Toutefois, ce système rotatoire instaure un infernal ballet de camions, d'animaux et d'hommes sur l'ensemble de la route reliant Bar-le-Duc à Verdun, que l'écrivain Maurice Barrès a poétiquement surnommé la « Voie sacrée ». Dès 1916, le mythe de Verdun est en marche, car la municipalité s'en est emparée, créant le 20 novembre une médaille attribuée aux soldats qui ont combattu pour la défendre.

« À Verdun, on a l'impression d'avoir sauvé la France », analyse Gerd Krumeich. Cette bataille est emblématique de la Première Guerre mondiale, car la France y « a dressé une solide digue contre l'Allemagne », ajoute l'historien. La fierté française d'avoir chassé l'ennemi participe à l'essentialisation de la représentation de la Grande Guerre dans le souvenir de Verdun. » Et Myriam Achari de continuer : « Défendre Verdun signifiait défendre le "sol sacré de la patrie". »

C'est pourquoi la perception allemande de cet affrontement diffère grandement de la représentation que s'en est faite

la France. Outre-Rhin, Verdun est perçu comme une grande bataille, mais pas comme la plus importante. Il faut attendre les premiers soubresauts du nationalisme, dans les années 1920, pour qu'elle se trouve une place dans la mémoire collective. « Verdun devient alors une grande bataille où le soldat, trahi par son commandement, a beaucoup lutté, précise Gerd Krumeich. Adolf Hitler, qui a participé à la bataille de la Somme et l'a haïe, a préféré mettre en avant le combat offensif qu'a été Verdun pour la nation allemande, poursuit-il. Il s'agit d'une véritable nazification du mythe. »

Une forme de guerre totale

Que reste-t-il de cette bataille aujourd'hui ? Les photos d'un arrière-grand-père en uniforme, la plaque d'identité ou la coiffe militaire d'un aïeul, le récit de l'enfance d'une grand-mère, etc. « Même si la Première Guerre mondiale reste présente dans les mémoires familiales et à travers les monuments aux morts, elle a quitté, avec la disparition

des derniers poilus, le champ de la mémoire pour entrer de plain-pied dans celui de l'histoire, estime Myriam Achari. Dans le secondaire, cette bataille est aujourd'hui enseignée pour illustrer une forme de guerre totale. »

Pour Gerd Krumeich, « Verdun est toujours quelque chose dont on souffre un peu. Dans chaque famille française ou presque, quelqu'un a participé à cette bataille ou y a perdu la vie ». C'est cette quête du passé familial qui explique que le mythe de Verdun reste stable, comparé à celui de la Marne, qui tombe progressivement dans l'oubli.

Terre sanctuarisée

Verdun et sa région (Douaumont, Vaux) sont devenus des sites de mémoire emblématiques où tout un chacun peut se rendre pour se recueillir et méditer sur les événements qui ont amené au sanglant conflit qu'a été la Grande Guerre. « Très tôt, une forme de pèlerinage s'est développée sur ces champs de bataille, rappelle la directrice de la mémoire, du patrimoine et des archives. D'anciens combattants sont revenus sur les lieux de leurs souffrances, tandis que des veuves et des orphelins ont souhaité se recueillir sur les terres qui ont vu disparaître leur mari ou leur père. »

Comme les 120 000 hectares de cette région sont toujours contaminés par un nombre important de munitions non explosées enfouies dans ces sols (voir article p. XII), l'État a choisi de faire de Verdun et de ses alentours une « zone rouge ». Il a décidé de ne pas reconstruire les six villages entièrement détruits afin de faire de cet espace un lieu de mémoire aux dimensions exceptionnelles. Véritable musée à ciel ouvert, « Verdun et sa zone rouge sont restés en l'état. On y sent encore la Grande Guerre », commente Gerd Krumeich.

« Verdun est toujours quelque chose dont on souffre un peu. Dans chaque famille française ou presque, quelqu'un a participé à cette bataille ou y a perdu la vie. »

Mythe mémoriel en France, « Verdun est aujourd'hui devenu un symbole de la réconciliation entre l'Allemagne et la France, tout particulièrement avec le mémorial de Verdun, désormais sous tutelle de ces deux pays, et l'ossuaire commun de Douaumont », précise l'historien. Et d'évoquer le souvenir de François Mitterrand et d'Helmut Kohl, en 1984, main dans la main devant ce monument : pour la première fois, des dirigeants de France et d'Allemagne se retrouvaient sur un lieu de bataille de la Grande Guerre. Commémorer Verdun en 2016, cent ans après la bataille, « permet d'abord de rendre hommage aux combattants de 1916 et de transmettre l'héritage moral de la Grande Guerre aux jeunes générations, souligne Myriam Achari. Mais cela offre également l'opportunité de valoriser un patrimoine local exceptionnel et d'œuvrer en faveur de son rayonnement national et international dans le cadre du tourisme de mémoire. Enfin, commémorer Verdun permet de célébrer la réconciliation franco-allemande. »

En cette année de centenaire de la bataille, la commémoration franco-allemande qui aura lieu au printemps 2016 prend un relief tout particulier. François Hollande et Angela Merkel présideront cette cérémonie. Pour la directrice de la DMPA, « ce sera un grand rendez-vous entre la nation et son histoire ».

■ Domenico Morano

Le secrétaire d'État aux Anciens Combattants, Jean-Marc Todeschini, Claude Bartolone, président de l'Assemblée nationale, et François-Michel Lambert, député des Bouches-du-Rhône (de gauche à droite), lors d'une cérémonie sur le site des Éparges, près de Verdun, en février 2015.



LA BATAILLE DE VERDUN

1916

LUNDI 21 FÉVRIER (VERS 7H)

Début de l'offensive allemande sur Verdun. 

24 - 25 FÉVRIER

La progression des troupes allemandes est stoppée. 
Fin de la première phase de la bataille.

25 FÉVRIER

Le général Philippe Pétain se voit confier le commandement en chef du secteur de Verdun. Il imagine alors un système de rotation des troupes qui amène la création de la Voie sacrée, permettant l'acheminement des renforts et des moyens nécessaires.

26 FÉVRIER - 4 MARS

Les Allemands déplacent leur artillerie et poursuivent leurs attaques sans rencontrer de succès notables.

4 MARS - 9 JUIN

Bataille d'usure sur les deux rives de la Meuse. 

9 JUIN - 2 SEPTEMBRE

L'offensive allemande reprend sur la rive droite de la Meuse. 

11 JUILLET

Le général Falkenhayn lance l'offensive de la dernière chance, toutefois bloquée au fort de Souville, à trois kilomètres de Verdun. Les Allemands perdent l'initiative. 

29 AOÛT

Le général Falkenhayn est relevé de son commandement.

2 SEPTEMBRE

Hindenburg et Ludendorff donnent l'ordre d'arrêter toute action offensive dans la région de Verdun et d'organiser le terrain conquis.

21 - 24 OCTOBRE

Les Français pilonnent les lignes ennemies.

24 OCTOBRE

Douaumont est repris et 6 000 Allemands sont capturés. 

2 NOVEMBRE

Le fort de Vaux est évacué par les Allemands. 

19 DÉCEMBRE

La bataille de Verdun prend fin.

1917

Environ 60 millions d'obus tirés (aucun chiffre officiel n'existe).

2 millions par les Allemands pour le seul 21 février 1916.

Si l'on ramène ce chiffre à la superficie du champ de bataille, cela fait 6 obus par m².

Doctrines d'emploi

Les clés du succès

L'offensive allemande de février 1916 a pu être contenue puis brisée après dix mois de combats en partie grâce à une évolution des doctrines d'emploi. Celle de la logistique, qui permet un acheminement continu de troupes et de moyens vers le front, et celle de l'artillerie, qui offrit aux fantassins un appui adapté.

Vingt-deux février 1916. Depuis la veille, sous un déluge d'obus, les poilus barrent la route de Verdun aux Allemands.

Moins nombreux, les soldats français vont pourtant tenir coûte que coûte pendant dix mois. Leur volonté, leur sens du devoir et du sacrifice expliquent cette extraordinaire résistance, mais l'évolution de la doctrine d'emploi des moyens logistiques et de l'artillerie y contribue aussi pour une grande part. Jamais jusqu'alors autant de matériels et d'hommes n'avaient été concentrés sur un secteur de front aussi étroit. L'issue finale de la bataille résulte en grande partie de ces évolutions doctrinales.

La logistique, qui va jouer un rôle essentiel dans la résistance des soldats français, a fortement évolué depuis septembre 1914. Durant les mois qui précèdent l'offensive allemande du 21 février 1916, une ligne ferroviaire locale à voie étroite et une petite départementale d'une soixantaine de kilomètres reliant Bar-le-Duc au secteur fortifié de Verdun bénéficient d'importants travaux d'aménagement. La route, élargie pour permettre à deux véhicules de se croiser, va devenir le véritable cordon ombilical de la défense française.



Au début de l'année 1916, le commandement français sait qu'une importante attaque allemande est imminente sur le front ouest et détermine à la fin du mois de janvier qu'elle se produira dans le secteur de Verdun. Le 19 février, le capitaine Doumenc, du service automobile du grand quartier général, organise sur place l'emploi des convois de camions qui sont rapidement regroupés à Bar-le-Duc pour assurer les différents transports entre les dépôts et la ligne de front. Deux jours après, au moment du déferlement allemand sur Verdun, les Français sont prêts. La modeste départementale, qui va devenir la Voie sacrée, désormais exclusivement réservée à la circulation automobile, vient de naître.

Une noria permanente de véhicules emprunte désormais l'axe qui relie Bar-le-Duc à Verdun, 3000 camions par jour emportant des dizaines de milliers d'hommes et des tonnes de munitions, et ramenant les blessés évacués. Si



PHOTOS : @ECPAD



Ci-contre : sur la Voie sacrée, les camions transportent les hommes et le ravitaillement de Bar-le-Duc jusqu'au front. Ci-dessus : avant l'offensive allemande, la région de Verdun fait l'objet de travaux de fortification. Au premier plan, des soldats installent un mortier de tranchée de 240 mm long.

le trafic est interrompu, la bataille est perdue et c'est la chute de la ville. À la fin de la bataille, ce sont près des trois quarts de l'armée française qui auront participé aux combats. Les transports automobiles, massivement employés pour la première fois par la mise en œuvre d'une doctrine d'emploi des forces novatrice et efficace, se révèlent être un élément essentiel de l'échec de l'offensive allemande. Mais ils ne sont pas les seuls. La doctrine d'emploi de l'artillerie évolue considérablement, en synergie avec les transformations logistiques.

Batteries autonomes et réactives

Pour soutenir les fantassins en optimisant l'usage des moyens disponibles, l'artillerie française connaît également de grands changements, en particulier dans le domaine de l'emploi tactique et de la doctrine. Dès le début du mois de mars, l'organisation générale et les structures de com-

mandement sont modifiées pour donner aux batteries davantage d'autonomie. L'artillerie, dont les moyens ont été diversifiés et accrus, peut à la fois agir dans la profondeur du champ de bataille et répondre aux besoins des unités voisines.

Progressivement plus mobiles, employées de manière plus souple, mieux coordonnées et donc plus efficaces, les batteries de canons concentrent leurs feux sur les points les plus menacés du front, qu'il s'agisse de soutenir leur grande unité de rattachement ou une autre. L'effet sur le moral des fantassins est immédiat, car ils se sentent directement appuyés. En 1916, l'artillerie ne se contente plus d'accompagner l'infanterie. Du canon de tranchée à l'artillerie lourde à grande puissance, elle dispose de toute la gamme des calibres et des obus pour adapter ses moyens en fonction de l'effet à obtenir.

Après 300 jours d'une bataille sanglante, les Allemands sont repoussés à l'automne sur leurs lignes de départ. À quelques dizaines ou centaines de mètres près, le front n'a finalement pas bougé. C'est l'échec définitif des assauts frontaux d'infanterie. La problématique de la rupture du front continu, du franchissement des réseaux de tranchées, de barbelés et de mitrailleuses qui forment une barrière apparemment imprenable pour les Alliés n'est pas encore résolue. La réponse technique que les Français et les Britanniques commencent à développer dans leurs usines de l'arrière est celle du char d'assaut qui, après des débuts difficiles, permettra la victoire finale. ■

Sandra Lewinski

Soldats inconnus

Des experts mènent l'en

Le sol de Verdun, qui recèle encore des milliers de cadavres de la Grande Guerre, intéresse de près les archéoanthropologues. Exhumant les restes de poilus, ces spécialistes tentent de retrouver leur identité. Un travail qui commence sur le terrain en collaboration avec les démineurs en raison des munitions encore présentes.

Une équipe de l'Institut national de recherches archéologiques préventives de Metz au travail.



©F. LALLEMAND

quête

À Verdun, c'est au sol qu'il faut s'intéresser. Autour de la ville s'étend une « zone rouge » de près de 120 000 hectares, où des milliers de cadavres sont aujourd'hui encore enterrés. Près de 60 millions d'obus y ont été tirés, dont 15 millions n'auraient pas explosé. Depuis de nombreuses années, des hommes et des femmes mettent leur savoir-faire technique au service de la dépollution de ces terres dévastées en 1916. Désormais devenus lieux de mémoire, ces sols accueillent aujourd'hui des experts cherchant à y extraire les traces du passé et à les faire connaître.

Frédéric Adam est archéoanthropologue à l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap). Son travail consiste à étudier les vestiges de corps d'hommes. « *Je cherche à savoir ce qu'il y a derrière un squelette, qui était cet être humain qui aimait et souffrait*, affirme-t-il. *À partir d'observations macroscopiques sur l'état de la dépouille, j'essaie d'établir une fiche d'identité biologique du mort: âge, sexe, stature, alimentation, activité professionnelle, raison du décès.* »

En collaboration avec les démineurs

Véritable expert de l'identification de dépouilles anciennes, Frédéric Adam précise que le travail sur la zone rouge de Verdun engage nécessairement une forte charge émotionnelle. « *Nous sommes dans notre passé récent. Nous n'avons aucun mal à imaginer ce qui est arrivé.* » Passionné par son travail d'archéologue de la vie humaine, il dit vouloir « *redonner à ces morts leur identité et leur humanité* ». Toutefois, la présence de millions de munitions non explosées mais encore actives complique grandement le travail des scientifiques de l'Inrap. « *C'est pourquoi nous travaillons de concert avec les démineurs* », poursuit-il.

Le commandant Christian Cleret est chef du Centre de déminage de Metz. Cet organisme intervient également

au sein de cette zone rouge. « *Travailler sur un terrain aussi particulier que Verdun procure une sensation singulière, car nous opérons sur les traces visibles de la Première Guerre mondiale* », témoigne le commandant.

Les démineurs de Metz, qui interviennent dans les départements de la Meuse, de la Meurthe-et-Moselle et de la Moselle, extraient chaque année entre 35 et 45 tonnes de munitions non explosées, dont une bonne partie provient de Verdun et de ses alentours. Les fortes pluies et la rotation terrestre font remonter à la surface les munitions profondément enfouies. Leurs signalements proviennent aussi bien d'agriculteurs locaux et de promeneurs civils que d'agents de l'Office national des forêts, car cette zone rouge est désormais boisée, et même labellisée « forêt d'exception » depuis juin 2014. Le processus de signalement est assez semblable lorsqu'il s'agit de dépouilles de poilus.

Rendre les dépouilles aux familles

« *Le ministère de l'Intérieur enlève, transporte et stocke les munitions dans des camps militaires, détaille le commandant Cleret, tandis que le ministère de la Défense se charge de les détruire.* » Ces munitions sont entreposées

au camp de Suippes (Marne) avant d'être acheminées vers leur lieu de destruction. Prochainement, entrera en activité l'installation du programme Secoia (site d'élimination des chargements d'objets identifiés anciens), implanté sur la zone Z du camp de Mailly (Aube et Marne). Mis en place par la Direction générale de l'armement, ce site devrait être opérationnel

dans le courant de l'année 2016. Il pourra traiter – détruire – chaque année pas moins de 42 tonnes de munitions chimiques de la Première Guerre mondiale.

La mission de l'Inrap prend également tout son sens avec l'action du ministère de la Défense. « *Notre travail s'arrête une fois le corps identifié*, indique Frédéric Adam. *Nous rendons ensuite la dépouille au service des sépultures de guerre et hauts lieux de la mémoire nationale, qui appartient à l'Office national pour les anciens combattants et les victimes de guerre (l'ONACVG). Le ministère de la Défense, dont dépend l'ONACVG, prend en charge la mise en bière et l'acheminement de la dépouille auprès des descendants du poilu.* »

■ Domenico Morano

« Je cherche à savoir ce qu'il y a derrière un squelette, qui était cet être humain qui aimait et souffrait. »

Lieux de mémoire

Du pèlerin au touriste



Plus de 16 000 soldats français reposent dans la nécropole de Douaumont.

Dès 1917, anciens combattants et proches de disparus se rendent à Verdun pour se recueillir. Avec la spectaculaire nécropole de Douaumont et la poignante tranchée des baïonnettes, ce site de mémoire attire chaque année des centaines de milliers de visiteurs. Un succès plus que jamais d'actualité en cette année de centenaire.

Une forêt dense et épaisse parcourt les hauteurs de Verdun. Un paysage verdoyant qui dégage une atmosphère sereine. Difficile de s'imaginer qu'ici, cent ans auparavant, se déroulait une orgie de destruction, un combat apocalyptique qui allait rester dans les annales comme étant la plus meurtrière des batailles de la Grande Guerre.

Aujourd'hui, malgré la végétation, le promeneur discerne les traces du conflit qui a transformé à jamais le paysage de la Meuse. Un sentiment de stupeur saisit le visiteur qui découvre les vestiges du village de Fleury-devant-Douaumont. En 1914 s'élevait ici un village de 400 habitants dans les rues duquel se croisaient agriculteurs, ouvriers et soldats. Quatre ans plus tard, il ne restait plus qu'un paysage lunaire. Fleury fait partie des neuf villages situés en première ligne de l'offensive de février 1916, qui furent détruits au terme de la bataille de Verdun. Des cratères témoignent

encore aujourd'hui de l'intensité des bombardements : plus de 90 000 tonnes d'obus tombèrent sur cette zone.

Les touristes peuvent se promener dans le village en empruntant le tracé des rues. Des bornes blanches signalent les emplacements des maisons, des commerces et des lieux publics. Le seul édifice encore debout dans cette localité fantôme est la chapelle. Reconstituée en 1934 à l'endroit de l'ancienne église, elle est dédiée en 1979 à Notre-Dame de l'Europe.

En face du village de Fleury, tel un phare du souvenir, se dresse l'ossuaire de Douaumont. Ce monument abrite les restes de 130 000 soldats inconnus, français et allemands, morts à Verdun. Dans le cloître, chaque pierre gravée correspond aux noms des hommes disparus pendant cette bataille et dont les corps n'ont jamais été retrouvés. Devant l'ossuaire s'étend l'immense nécropole nationale où reposent plus de 16 000 militaires français. D'une superficie de 144 000 m², ce cimetière regroupe les corps exhumés des cimetières créés au cours de la bataille de Verdun, ceux retrouvés sur le champ de bataille ou découverts par la suite. Douaumont est la deuxième nécropole de France par le nombre des soldats inhumés. Les visiteurs ne peuvent être que frappés par cette succession de tombes. Un petit bouquet de fleurs bleues, blanches et rouges déposé au pied d'une croix blanche prouve que le souvenir de ces poilus « morts pour la France » est encore vivace dans la mémoire des Français.

Quelques mètres plus au nord, la tranchée des baïonnettes renferme les corps de sept fantassins. Ils auraient été victimes des bombardements de 1916, enterrés vivants sous les vagues de terre soulevées par les obus. Avec la nécropole de Douaumont, la tranchée des baïonnettes représente un des hauts lieux de la mémoire nationale au titre du sacrifice des soldats français de la Grande Guerre.

Cent ans de pèlerinage

La fréquentation touristique de ces lieux de mémoire bénéficie de l'effet « centenaire ». Cette destination « meusienne » est de plus en plus prisée par les touristes de l'Hexagone, mais aussi par les visiteurs internationaux, qui représentent 60 % de la clientèle des sites mémoriels. En 2014, la nécropole de Douaumont a accueilli à elle seule plus de 420 000 visiteurs. Fin septembre 2015, les principaux lieux de mémoire de la région ont ainsi attiré plus de visiteurs que pendant toute l'année 2013. Ce phénomène de tourisme de mémoire n'est pas nouveau. Dès 1917, alors que la guerre faisait encore rage, d'anciens combattants et des familles endeuillées se rendaient déjà sur les champs de bataille pour se recueillir ou pour observer les conséquences du conflit. Ces pèlerinages s'organisaient avec l'accord des autorités militaires qui avaient tout pouvoir

dans la zone de front. André Michelin saisit alors l'occasion pour éditer une série de guides illustrés des champs de bataille. Au fil du temps, avec la disparition progressive des témoins directs, les touristes se sont substitués aux pèlerins. Aujourd'hui encore, la Grande Guerre continue à intéresser le grand public et attire toujours plus de curieux désirent redécouvrir les lieux symboliques où se sont écrites les grandes pages de l'histoire. ■

Carine Bobbera

La Défense soutient le tourisme de mémoire

La Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives (DMPA) est l'un des acteurs majeurs du tourisme de mémoire. Elle entretient et valorise de nombreux musées, nécropoles et hauts lieux de la mémoire nationale en France et à l'étranger. La DMPA est également le partenaire des professionnels de ce secteur (ministères en charge de la culture et du tourisme, collectivités territoriales, associations...). Son action vise à développer le tourisme de mémoire afin de contribuer à la transmission du souvenir, des valeurs civiques et de l'esprit de Défense ainsi qu'au maintien du lien armée-nation.



PHOTOS : R. SENOUISSÉ@ICOD

Exposition dans la citadelle de Verdun.

LA BATAILLE AÉRIENNE DE VERDUN, 1916

Lorsque les tirs d'artillerie commencèrent à pilonner Verdun, le 21 février 1916, l'offensive allemande ne fut pas une totale surprise pour l'état-major français. Des avions de reconnaissance avaient repéré depuis décembre 1915 une concentration inquiétante de convois et un acheminement incessant de troupes. La bataille de Verdun fut aussi une bataille aérienne où vols d'observation, bombardements et duels entre Nieuport et Fokker se succédèrent sans répit. Cet ouvrage de Georges Pagé, auteur, en 2011, d'une *Histoire de l'aviation française de 1914 à 1918*, retrace les principaux épisodes d'une bataille où le rôle de l'aviation est trop souvent méconnu.

→ **Georges Pagé,**
éd. Grancher, 312 p., 19 €



MOURIR À VERDUN

Pierre Miquel, historien renommé de la Première Guerre mondiale, analyse dans son dernier ouvrage, *Mourir à Verdun*, la singularité de cette bataille, longue, condensée sur un périmètre très réduit et qui, pour la première fois, industrialise les massacres et annonce les logiques d'anéantissement des guerres du xx^e siècle. Ce livre retrace l'effroyable quotidien de la bataille : les gaz, les pilonnages, la soif, la dysenterie, la boue, et montre, au-delà des nombreux points de non-retour qu'elle atteint, pourquoi meurt aussi à Verdun une part de la conscience européenne.

→ **Pierre Miquel,**
éd. Tallandier,
318 p., 9,50€



Notre sélection

VERDUN, 1916

La bataille de Verdun est, avec « le miracle de la Marne », l'un des épisodes les mieux connus de la Première Guerre mondiale. Verdun est aussi devenu pour les Français « la » bataille, symbole de la résistance et de la victoire. La grande originalité de cet ouvrage est de croiser les analyses de deux historiens, l'un français, l'autre allemand, pour non seulement décrire la bataille des deux côtés du front, mais aussi pour interroger le mythe « Verdun » façonné en France. Un ouvrage novateur et passionnant publié simultanément, de part et d'autre du Rhin, en français et en allemand.



→ **Antoine Prost,**
Gerd Krumeich,
éd. Tallandier,
320 p., 20,90€